

Clive Thomson

Université de Guelph

« L'amour pédérastique est pauvre de substance ». L'attitude ambivalente de Georges Hérelle à l'égard de l'amour entre garçons

Cela ne veut pas dire que je sois né insociable. [...] Mais il n'y avait jamais entre eux [mes amis] et moi un réel contact d'âmes; je leur cachais soigneusement ma vie intérieure¹.

Georges Hérelle

Les opinions de Simplicie Quilibet

Une passion cachée

Il est probable que les collègues de Georges Hérelle (1848-1935), qui l'ont connu et fréquenté dans les nombreux lycées où il a enseigné (Dieppe, Vitry-le-François, Evreux, Cherbourg, Bayonne), le percevaient comme un professeur exemplaire et

1. Georges Hérelle, *Les opinions de Simplicie Quilibet, français moyen, sur lui-même et sur autrui, sur l'art et sur la littérature, sur le droit et sur la morale, sur le monde et sur Dieu*, Manuscrit 3787, f° non numéroté. Tous les manuscrits que nous citons dans notre article se trouvent dans le Fonds ancien à la Médiathèque de

parfaitement « convenable ». Les gens autour de lui voyaient bien qu'il avait, dans le contexte de ses activités parallèles, deux passions : ses recherches sur le théâtre populaire basque et son travail de traducteur. Hérelle était très fier de ses ouvrages d'érudition portant sur les « pastorales basques » auxquelles il consacrait d'énormes énergies à partir de 1899, lorsqu'il était professeur de philosophie à Bayonne². A la même époque, il jouit d'une belle réputation comme le traducteur attitré des œuvres de Gabriele D'Annunzio³. Un tout petit cercle d'amis intimes était au courant, toutefois, qu'Hérelle avait une passion cachée — ses enquêtes sur « l'amour grec » et « l'inversion sexuelle ». Cette passion se manifestait, elle aussi, dans des publications scientifiques érudites, mais la différence importante, par rapport aux autres, était qu'Hérelle ne les signait jamais de son vrai nom. « Agricola Lieberfreund » et « L. R. Pogey-Castries » sont les deux pseudonymes dont il se servait⁴. Il donnait libre cours à sa

l'agglomération troyenne. L'inventaire des manuscrits déposés par Hérelle dans les bibliothèques de Troyes, de Paris et de Bayonne est disponible sur le site internet suivant : *Garae ethnopôle* : <http://www.garae.fr/spip.php?article220>.

2. Hérelle publie, entre 1899 et 1932, une quarantaine d'articles et de livres sur le théâtre populaire basque dans les revues (*Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, *Bulletin de la société des sciences et arts de Bayonne*, *Revue internationale des études basques*, *Annales du midi*) et en librairie (Éditions Champion); son ultime travail dans ce domaine paraît en 1932 (« Comment l'idée m'est venue d'étudier le théâtre basque », *Bulletin du musée basque*, p. 321-324). Il fait également la collection de documents authentiques relatifs aux pastorales, pour ensuite les léguer aux bibliothèques municipales de Bayonne et de Bordeaux.

3. *L'intrus* (*L'Innocente*, en italien) est le titre du premier roman de D'Annunzio, traduit par Hérelle, en 1893. Pendant dix ans, Hérelle sera le principal traducteur de D'Annunzio en France et fera paraître deux ou trois traductions par an (romans, nouvelles, poésies, pièces de théâtre); les traductions paraissent d'abord dans la presse quotidienne ou dans les revues (*Le Gaulois*, *La Revue hebdomadaire*, *La Revue de Paris*, *La Revue des deux mondes*, *La Revue européenne*) et, ensuite, en volume, chez Calmann-Lévy. Hérelle traduit aussi les œuvres de Mathilde Serao, d'Edoardo Scarfoglio, de Grazia Deladda et de Vincente Blasco Ibanez.

4. Dans ses *Petits mémoires littéraires* (Manuscrit 3170, f° 222), Hérelle écrit qu'il a pris « un pseudonyme en raison des fonctions universitaires que j'avais remplies, et aussi par égard pour l'opinion publique ». En 1900, il publie *Aristote. Problèmes sur l'amour physique, traduit du grec en français et enrichi*

passion pour ce qu'il appelait, à l'occasion, ce sujet « scabreux, mais nouveau⁵ », dans sa correspondance avec ses amis proches, dans ses enquêtes « sur le terrain », dans son journal intime et dans les *Petits mémoires littéraires* qu'il a rédigés vers la fin de sa vie.

À l'encontre d'André Gide qui adopte progressivement une position militante sur l'homosexualité, surtout à partir de 1924 avec la publication de *Corydon*⁶, Hérelle fait un choix différent. Très sensible aux convenances de la société de son époque, il préfère rester dans l'ombre, non seulement à l'égard de ses publications sur l'amour grec, mais aussi du côté de sa vie privée. Il est important, donc, de souligner, dès le départ, qu'Hérelle ne fait aucunement son travail archivistique et archéologique sur l'inversion sexuelle pour atteindre la célébrité. Son but est de l'ordre de la conservation, pour que d'autres chercheurs puissent profiter de ses collections. Le public auquel il pense n'est pas celui de son temps. Hérelle est bien plus préoccupé, semble-t-il, par le lecteur futur⁷.

En examinant de larges extraits tirés de trois dossiers manuscrits inédits, qui se trouvent parmi les abondantes archives laissées par Hérelle, nous mettrons en évidence son attitude ambivalente envers l'amour entre garçons dont le symptôme essentiel est le « désir impossible⁸ ». Notre analyse s'accompagne d'informations biographiques, politiques et historiques. En portant notre attention

d'une préface et d'un commentaire, par Agricola Lieberfreund, En Pyrgopolis, CXVII-239 p. (« Ouvrage tiré à vingt-cinq exemplaires seulement, sur papier Whatmann, pour l'auteur, pour l'imprimeur et pour leurs amis »); en 1930, il publie M. H. E. Meier et L. R. Pogey-Castries, Histoire de l'amour grec dans l'Antiquité, Paris, Stendhal et Compagnie, VIII-317 p.

5. Lettre du 7 janvier 1934 adressée à Lucien Morel-Payen (Manuscrit 3259, f° 38-1).

6. André Gide, *Corydon*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue française, 1924.

7. Le présent article est à situer dans le contexte de notre projet de recherches plus vaste, qui a pour objectif d'étudier l'évolution du travail archéologique sur l'inversion sexuelle d'Hérelle, à travers toute sa vie. Notre livre, *Georges Hérelle. Archéologue de l'inversion sexuelle « fin de siècle »*, a paru aux Éditions du Félin en 2014.

8. Manuscrit 3172 (2), f° 80.

sur trois moments spécifiques dans la carrière d'Hérelle, nous espérons faire mieux connaître un personnage négligé depuis trop longtemps par les historiens de l'homosexualité⁹, ainsi que ses archives sur l'inversion sexuelle qui ont été très peu investiguées :

1) Entre 1868 et 1875, Hérelle entretient une correspondance (toujours inédite) avec Paul et Félix Bourget, dans laquelle les trois amis discutent longuement de l'amour entre garçons¹⁰. Ces lettres ont beaucoup de valeur parce que les chercheurs ont publié, jusqu'ici, très peu de documents originaux qui donnent accès aux milieux sociaux et littéraires des homosexuels à Paris dans les années 1870. Il s'agit, en fait, d'un terrain de recherche pratiquement vierge;

2) Vers 1890, Hérelle se lance dans une grande enquête sur l'inversion sexuelle, en interviewant ses amis et en notant le détail de ses conversations avec de jeunes prostitués qu'il rencontre à Rome et à Naples. Dans le contexte de cette enquête, il jette un regard introspectif sur lui-même et sur son propre désir;

3) En 1920, il se lance dans un nouveau projet ambitieux, *Nouvelles études sur l'amour grec*. Son objectif est d'approfondir sa réflexion sur la nature et les origines du désir homosexuel — le sujet qui est au centre de ses préoccupations intellectuelles et personnelles depuis cinquante ans.

Dialogue avec Paul et Félix Bourget

En 1865, envoyé à Paris par ses parents, Hérelle quitte sa petite vie conventionnelle de province et s'inscrit comme interne au

9. Seulement deux articles sur Hérelle ont été publiés au cours des quarante dernières années : Philippe Lejeune, « Autobiographie et homosexualité en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 56, 1987, p. 79-100; Jean-Claude Féray, « L.-R. de Pogey-Castries, l'autre visage du savant Georges Hérelle (1848-1935) », *Inverses. Littératures, Arts & Homosexualités*, n° 7, 2007, p. 111-117.

10. Daniel Ridge, directeur adjoint du W.T. Bandy Center for Baudelaire and Modern French Studies à l'Université Vanderbilt (États-Unis), prépare une édition critique des lettres de Paul Bourget, Georges Hérelle, Maurice Bouchor et Adrien Juvigny.

Collège Sainte-Barbe. Son frère Emile l’y avait devancé deux ans plus tôt. Sainte-Barbe est une école privée avec une atmosphère qui plaît beaucoup à Hérèle. Il y trouve des professeurs plus stimulants et un système bien moins réglementé, pour ce qui est de la discipline et des punitions, que celui du Lycée de Troyes où il a fait ses études secondaires. Sa nomination comme maître auxiliaire à Louis-le-Grand en 1868 lui permet d’approfondir les connaissances acquises à Sainte-Barbe et d’élargir son cercle d’amis. Son premier séjour dans la capitale avait eu lieu en 1854, quand Pierre-Alexis, son père, y avait installé la famille pendant un an. Paris a énormément changé depuis 1854, surtout la rive gauche. En 1865, le boulevard Saint-Germain, parallèle à la Seine, est terminé. Louis Hachette y installe sa nouvelle entreprise aussitôt les travaux achevés. Le boulevard Sébastopol, la rue de la Cité et le boulevard Saint-Michel forment un seul axe nord-sud et relie ainsi les deux rives de la Seine. Dans les lettres qu’Hérèle envoie à ses parents pendant les années Sainte-Barbe (de 1865 à 1868)¹¹, il raconte ses études, ses soucis d’argent et ses promenades avec ses nouveaux amis. Le Second Empire est maintenant dans sa phase dite « libérale » quand de nouveaux mécanismes financiers (par exemple, la création de banques importantes comme la *Société générale* et le *Crédit Lyonnais*) facilitent la spéculation sur le capital, la création d’entreprises comme les grands magasins et la construction d’immeubles luxueux le long des grands boulevards.

Hérèle prête peu d’attention aux questions sociales et politiques de son temps. Il mène une existence plutôt marginale par rapport à la « fête impériale », tout en s’engageant pleinement dans ses études. Dans ses lettres, il raconte ses lectures et, à plusieurs reprises, le plaisir qu’il éprouve en achetant des livres, souvent chez les bouquinistes. L’inventaire des livres de sa bibliothèque personnelle, qu’il établit plus tard dans sa vie, inclut beaucoup de titres publiés sous le Second Empire, ou même avant. Il s’agit surtout de livres portant sur l’amour grec et sur des sujets apparentés, qu’il a peut-être achetés lors de ses

11. Manuscrits 3345 à 3348.

études à Sainte-Barbe. Hérelle profite de la situation pour acquérir les œuvres complètes de tous les auteurs importants de l'Antiquité (Plutarque, Ovide, Pindare, Aristote, Platon, Philostrate), souvent dans de belles éditions qui avaient paru sous la Monarchie de Juillet.

Hérelle passe ses années de collègue et les toutes dernières années du Second Empire devant sa bibliothèque. Mais ce qui est également important, c'est qu'il investit beaucoup de temps à explorer une nouvelle dimension de lui-même. Il rencontre Paul Bourget en 1867 et tombe passionnément amoureux de lui. L'expérience se répétera l'année suivante avec un autre garçon, Emmanuel Gasquet. En 1870, ce sera le tour d'un autre camarade de classe, Charles Henry des Sureaux. Sa correspondance de ces années avec les frères Bourget¹² suggère qu'il accepte, comme une donnée sûre, et peut-être même avec une certaine sérénité, son attraction pour les garçons. Il critique sévèrement son ami Paul Bourget, qui adopte une attitude hypocrite, en niant qu'il aime les garçons. Hérelle prend ce qui nous semble une décision courageuse et déterminante. Sur le plan intellectuel, il se met, d'un côté, à lire attentivement les auteurs de l'Antiquité qui traitent la question de l'amour pédérastique. D'un autre côté, par le biais de l'écriture et du genre épistolaire, il entreprend un dialogue intense et franc avec ses amis sur ce qu'il appelle, dans ses échanges avec Félix, les « amitiés de collègue ».

Dans la correspondance avec Paul et Félix Bourget, l'amour entre garçons est une préoccupation centrale. Ce que ces échanges épistolaires montrent de particulièrement intéressant, c'est la recherche d'un vocabulaire adéquat pour désigner les sentiments et les relations amoureuses entre garçons. En fait, les mots « homosexuel » et « inverti » n'existent pas encore¹³. « Pédéraste » et « sodomite »,

12. Le Manuscrit 3172 contient une centaine de lettres entre Hérelle et les frères Bourget.

13. Hérelle utilise des euphémismes pour désigner l'amour entre garçons : « amitiés de collègue », « sentiments spéciaux ». « Inversion » et « inverti », termes inventés par les médecins dans les années 1880, sont les mots dont il se sert couramment, à partir de 1887, quand il entreprend son enquête sur les relations

termes à connotation nettement péjorative, utilisés depuis des siècles, sont les mots courants dans le monde de la médecine et ailleurs. Les lettres démontrent qu'Hérelle est en train de maîtriser systématiquement les principaux écrivains de l'Antiquité et leurs théories sur la pédérastie. Il est plein d'admiration pour cette période, surtout la manière dont la société grecque ancienne non seulement tolère mais idéalise l'amour entre hommes. La liaison que Paul Bourget entretient avec le jeune Maurice Bouchor en 1869 est source de fascination, mais aussi d'irritation. Bourget refuse de reconnaître qu'il s'agit d'une liaison amoureuse, dans le genre décrit par les auteurs de l'Antiquité. Les lettres qu'Hérelle adresse à Félix Bourget sont celles d'un ami bienveillant qui cherche à soutenir et à donner de bons conseils à un plus jeune ami qui partage les mêmes tendances en amour, dans le contexte d'une société qui manifeste beaucoup de préjugés. Le ton des lettres est parfois exubérant lorsqu'il s'agit de discussions sur la littérature et sur la forme idéale de l'amour entre hommes qui existait dans l'ancienne Grèce. À d'autres moments, les lettres sont l'expression de sentiments amers, quand les deux amis racontent leurs déceptions amoureuses et les hostilités qu'ils rencontrent.

Si la décision d'Hérelle d'accepter non seulement ce qu'il est mais aussi d'insister auprès de ses amis pour dialoguer sérieusement de la question de l'amour grec nous semble extrêmement audacieuse, c'est parce que les préjugés de la fin du Second Empire contre l'amour entre garçons sont féroces. L'ouvrage de référence qui se trouve sur la table de travail de tous les juristes et médecins de l'époque, *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs* de Gustave Tardieu, est publié en 1859 et atteindra sa huitième édition en 1878. L'inventaire de la bibliothèque d'Hérelle indique qu'il possédait un exemplaire de la 4^e édition, publiée en 1862. Tardieu est un des chefs de file d'une nouvelle discipline qui s'appelle la médecine légale. Une brève

amoureuses de ses amis. « Homosexualité », calqué sur le mot allemand, « Homosexualität », paraît vers 1891 dans les écrits médicaux en France.

citation de la Préface à la 6^e édition (1871) de *l'Enquête médico-légale* suffit pour indiquer l'attitude de Tardieu, ainsi que l'idéologie de toute une époque :

J'ai longtemps hésité à faire entrer dans cette étude le tableau repoussant de la pédérasie; mais je ne pouvais m'empêcher de reconnaître qu'elle en forme le complément indispensable, et en même temps la partie la moins connue. Je me suis donc décidé non seulement à ne pas passer sous silence ce triste sujet, mais encore à lui accorder des développements qu'aucun auteur ne lui a donnés jusqu'ici, soit en France, soit à l'étranger¹⁴.

Hérelle fait état régulièrement, dans ses lettres, de ses conflits intérieurs et de l'atmosphère intolérante et déprimante à laquelle ses amis et lui doivent faire face :

J'ai pensé sincèrement pour mon compte en bien des circonstances que cet état était un grand malheur. Et néanmoins je suis absolument incapable de m'en détacher, et, hors de ce cercle fatal, rien n'a pour moi d'intérêt réel; dans ce cercle au contraire, tout me fascine, même ma propre douleur¹⁵.

Mais il manifeste également, à certains moments, une attitude défiante et rêve à la possibilité d'une société plus accommodante. Le débat entre Hérelle et Paul Bourget au sujet de l'amour entre garçons se manifeste le plus souvent en termes abstraits, comme dans les extraits de lettres que nous présentons ici. Le 17 octobre 1869, Bourget écrit :

Je n'ai rien d'ailleurs de nouveau à t'annoncer. Notre vie régulière de collègue n'est guère fertile en incidents, comme tu sais. Du travail, de la réflexion et une continuelle observation de moi-même; en un mot, une vie intime très profonde. — Voilà tout. [...] Ne dire que ce qu'il faut,

14. Gustave Tardieu, *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, 6^e éd., Paris, Baillière, 1871.

15. Manuscrit 3257, f^o 30bis.

et s'abstenir de désirer les choses extérieures — voilà le principe de la vraie morale, de celle des stoïciens et de cette morale que Pascal résumait si énergiquement : point de plaisirs, point de superfluité. [...] Mais, il me faut te parler de toi-même. Je t'engage très fortement à quitter cette vie molle et douce où tu te sembles te complaire¹⁶.

Peu après, Hérelle, très irrité par le ton condescendant et moralisant de Bourget, donne sa réponse éloquente et poignante :

Pour te parler avec une franchise aussi ouverte que celle dont tu uses avec moi, je t'avertis qu'à mon avis tu fais fausse route : cette exagération de vertu que tu poursuis, les apparences d'une austérité que toute raison me semble trahir par son excès moral. Fatigué d'être mobile et de céder au caprice, tu tâches de stupéfier les désirs de ton cœur devant l'immobile pensée du devoir. J'approuve. Rentre en toi-même avec sincérité. Je crois que ta vertu n'est encore qu'un goût qui succède à un dégoût; sans quoi elle serait moins obstinée moins furieuse et plus sage. Les petites passions de la vie familière tout justement ennuyée, et tu t'es jeté de Charybde en Sylla; de Sylla, on peut encore retourner en Charybde¹⁷.

Trois ans plus tard, le 9 janvier 1873, lorsque les relations entre les deux amis sont plus calmes, Hérelle écrit à Bourget. Sa réflexion sur le désir a sensiblement évolué :

Tu as raison. Il y a une grande différence entre désirer et vouloir; et nous nous tenons d'ordinaire au désir, sans aller jusqu'à la volonté. Et, si on pouvait suivre ta règle morale, s'astreindre à ne désirer que le possible, et s'imposer le labeur de la réalisation, on pourrait approcher d'un bonheur relatif. Mais là est justement la difficulté de l'entreprise. Ne vouloir que le possible! Tu sais bien que l'effet de désirer est de nous montrer comme possible ce que nous souhaitons, et que d'ailleurs il ne peut faire que nous désirions invinciblement ce qui n'est pas possible. Car, qu'est-ce que le désir? Le sentiment pénible d'un

16. Manuscrit 3172 (2), f° 22.

17. Manuscrit 3172 (2), f° 23.

besoin, d'un vide, d'une lacune dans notre être; et il arrive tous les jours qu'il manque à notre être ce que nous ne lui pouvons donner. La distraction, alors, dissimule, pour ainsi parler, le désir, et nous le cache à nous-mêmes. Il y a des moments où nous retombons dans le silence intérieur; et alors la voix du désir grandit, grandit, jusqu'à nous consterner et nous épouvanter. Le désir impossible, invincible et mortel¹⁸.

Quelle est l'attitude d'Hérelle au sujet de l'amour entre garçons à cette époque de sa vie? Il exprime, avec beaucoup de franchise, son hostilité contre les préjugés de la société contemporaine, mais seulement dans le contexte privé de ses échanges épistolaires avec quelques amis intimes. Du côté de sa vie professionnelle, il prend, une fois pour toutes, une décision importante. « [Par] égard pour l'opinion publique¹⁹ », comme il l'écrit dans ses mémoires, il décide de mener une double vie. Sa carrière de professeur de philosophie sera celle d'un homme convenable et conformiste. Sa passion « intellectuelle » pour l'étude des origines et des caractéristiques de l'amour entre garçons va s'intensifier dans les décennies qui suivent.

Le dialogue avec les amis continue...

En 1886, Alexandre Lacassagne, un des professeurs les plus importants à la Faculté de médecine de Lyon, fonde sa revue, *Archives de l'anthropologie criminelle et de médecine légale*. Lacassagne, avec ses nombreux étudiants de thèse et les auteurs de sa revue, représentent une génération de chercheurs qui vont critiquer et mettre en doute les théories et les idées de Tardieu sur la pédérastie. Julien Chevalier (*De l'évolution de l'instinct sexuel au point de vue médico-légal*, 1885) et Charles Féré (*L'instinct sexuel. Évolution et dissolution*, 1899) n'acceptent plus l'idée de Tardieu que « l'instinct sexuel » est à comprendre uniquement dans sa physiologie ou que l'inverti est incapable de s'ajuster à la société moderne. Ce n'est pas

18. Manuscrit 3172 (2), f° 80.

19. Voir la note 4.

un accident si Hérelle se met, à cette même époque, à se constituer une collection de livres qui comprend les thèses des étudiants de Lacassagne publiées par les *Archives* et qui portent sur ce que les médecins appellent maintenant, avec leur nouvelle terminologie, « l'inversion ». Hérelle, très perspicace, se rend compte certainement que l'institution médicale est en train de produire des explications inédites sur les antécédents et la nature de l'inversion. Sa fascination se voit dans les notes détaillées de lecture qu'il prend et dans les entrées de son journal intime où il s'interroge sur son propre désir et sur celui de ses amis.

Dans son journal intime, daté du 8 décembre 1887, Hérelle manifeste l'esprit enquêteur qui prendra une forme plus concrète en 1894 et 1895, lorsqu'il invente deux questionnaires dont il se sert pour interviewer ses amis invertis sur leurs liaisons amoureuses. L'entrée de journal suivante représente la première apparition, chez Hérelle, de l'idée explicite « d'analyser » systématiquement ce qu'il appelle « le désir de s'approprier une âme » :

Analyser cette impossibilité de pénétration certaine du cœur d'autrui. Analyser cette pudeur bizarre, qui fait que nous avouons plus volontiers notre grossièreté que notre délicatesse. Qu'est-ce, en somme, que ce désir de s'approprier une âme, de se fondre en elle, de la fondre en soi? — Pourquoi ne nous contentons-en nous point de nous-mêmes²⁰?

Le dialogue entre Hérelle et ses amis prend effectivement une nouvelle forme vers 1887. Rentrant chez lui après avoir passé la soirée chez des amis, il prend l'habitude de noter dans son journal et de dater, avec précision, ce qu'il observe. On y entend encore cette voix personnelle, individuelle, plus pessimiste aussi, qui parle des problèmes et des difficultés que rencontrent les invertis dans leur vie de tous les jours. Dans le passage qui suit, il résume une lettre que son ami Ernest Pelletier lui avait envoyée et ajoute ensuite sa propre réaction :

20. Manuscrit 3257, f° 56.

Ernest m'a écrit [...] que ces passions étaient un affreux malheur; et néanmoins il persiste à y consacrer sa vie et il y trouve souvent un bonheur effectif, bien plus, le seul bonheur essentiel qu'il soit capable d'éprouver. [...] Mais on a beau être amoureux, à moins d'être entièrement fou (et les pédérastes ne sont pas des fous), il faut bien tenir compte des conditions de la vie pratique. C'est ici que commence le malheur des pédérastes. Ils ont beau juger que l'opinion qui les condamne est ignorante et inique, qu'elle méconnaît le vrai caractère de leur amour, qu'elle n'a aucune autorité pour anathématiser ce qu'elle ignore, il reste malgré tout que cette opinion est contre eux, plus forte qu'eux, et qu'à moins de s'exposer à être nécessairement brisé, il faut s'imposer mille contraintes, mille hypocrisies, et un secret tout à fait contraire à l'expansion naturelle des sentiments sympathiques. C'est une gêne, c'est un ennui, c'est un supplice de tous les instants, d'être obligé de dissimuler les moindres mouvements de son cœur, d'affecter de l'intérêt pour des choses auxquelles on ne s'intéresse nullement, d'envelopper d'ombre et de silence celles dont on parlerait le plus volontiers. Il en résulte très vite un sentiment d'isolement moral; il n'y a plus de contact avec les autres hommes; on se sent parmi eux comme un étranger, car on n'aime rien de ce qu'ils aiment et ils n'aimeraient pas ce que nous aimons²¹.

D'autres notes dans les dossiers de cette époque révèlent qu'Hérelle est en train de prendre des positions sur le désir homosexuel qui ont des affinités avec celles des médecins les plus progressistes de l'époque. Quand il essaie d'analyser les origines de l'homosexualité, il laisse de côté les explications comme celles de Tardieu, qui sont basées sur la physiologie, la biologie et l'hérédité. Ce sont les facteurs sociaux et psychologiques qui intéressent Hérelle le plus, lorsqu'il cherche à comprendre la complexité du désir homosexuel :

Je prétends qu'en général le pédéraste a une nature assez douce, plus portée à se désintéresser de la vie sociale qu'à y prendre une part active et violente. Tous les pédérastes que je connais sont dans ce cas. Rien de plus facile à expliquer : ils se sentent instinctivement retranchés de cette

21. Manuscrit 3257, A-20-21 et B 5-6.

société, qui les renie et les outrage; ils ont plus d'intérêt que tout autre à demeurer dans une demi obscurité, qui est la condition même de leur existence; pour ne pas être éliminés, ils se font petits pour être autorisés à vivre, ils cherchent à tenir le moins de place possible. Il ne faut même point croire que cette modestie forcée leur soit très pénible : on ne désire que ce dont on attend du bonheur, et on n'attend du bonheur qu'un milieu favorable à la libre expansion des tendances naturelles. La société apparaît donc au pédéraste comme une nécessité qu'il subit; plus il s'en éloigne, mieux il est²².

Hérelle raconte ensuite son propre désir :

Ernest [Pelletier] et moi, nous croyons tout le contraire. Il n'est pas vrai que le désir « de tenir quelque chose » soit le fond de cet amour. Il y a un besoin de protéger, de diriger, d'assister à l'éclosion d'une âme; ce besoin constitue le véritable amour, et, bien que la bête s'en mêle quelquefois, elle n'a que le second rang. Souvent on aime sans vouloir la jouissance. Il y a plus : on refuse la jouissance parce qu'on aime. En général, il faut distinguer en cette matière l'appétit et le sentiment : l'appétit nuit souvent au sentiment, bien que ses troubles le surexcitent. — J'ai couché avec des garçons que j'aimais, et j'avais en horreur de les toucher. Ceux que je n'ai pas respectés, je ne les aimais pas aussi parfaitement. Mais cependant, je les aimais; et si l'on m'avait mis en main le marché, si l'on m'avait dit : ils t'aimeront et s'amélioreront à condition que tu seras sage, je n'aurais pas hésité une seconde : je serais devenu sage. [...] Toutes les fois que la passion dominante a été le désir de jouissance, je n'aimais pas ou j'aimais peu. La jouissance seule m'a toujours laissé froid : j'en étais dégoûté, non par un remords ultérieur, mais au sein même du plaisir, où je sentais son insuffisance²³.

Le véritable amour se définit par le désir, non pas de posséder une âme, mais plutôt de « protéger, de diriger, d'assister à l'éclosion d'une âme ». Le fondement d'un tel amour se trouve, bien entendu,

22. Manuscrit 3257 (2), f° 125.

23. Manuscrit 3257 (3), f° non numéroté.

dans l'idéal du parfait amour qui existait dans l'Antiquité et dont Hérèlle est devenu l'admirateur inconditionnel dès sa jeunesse.

L'idéal du parfait amour

Vers la fin de sa vie, dans les années 1920, au moment où il est en train de se débarrasser de certaines parties de ses archives, la bibliothèque personnelle d'Hérèlle comprend plusieurs milliers de livres. Il continue à acheter des livres, toutefois, en envoyant ses commandes aux libraires parisiens. Maintenant, il achète Proust, Gide, Freud, Yourcenar, de Montherlant. Son *magnum opus*, *Nouvelles études sur l'amour grec*, auquel il consacre toutes ses énergies, contient tout un chapitre dans lequel il donne ses opinions sur ces auteurs modernes²⁴. À son avis, les théories de Freud sur la sexualité sont tout à fait compatibles avec celles d'Aristote. *Alexis ou le traité du vain combat* de Marguerite de Yourcenar suscite une certaine admiration : c'est un « ouvrage remarquable, mais un peu sibyllin, très sérieux, trop mystique, difficile à comprendre²⁵ ». Hérèlle n'apprécie pas Proust, pour une raison précise :

Il n'y est guère question que du *pathicus*²⁶. « Monsieur de Charlus, dit expressément Marcel Proust, est une femme »; et il a en effet toutes les coquetteries de la femme, tous les caprices, toutes les contradictions, toutes les incohérences. Quant à l'amant, Marcel Proust a oublié d'en parler, peut-être parce qu'il était lui-même un « petit » et, qui pis est, un « petit », faible de santé, asthmatique, craignant la volubilité, le grand air et la lumière du soleil²⁷.

24. Le manuscrit inédit des *Nouvelles études sur l'amour grec* (certains chapitres sont dans une forme définitive, tandis que d'autres existent sous forme de notes) contient environ 1700 pages.

25. Manuscrit 3188, f° 412.

26. Le « *pathicus* » ou « petit » signifie l'amant passif dans le couple homosexuel, tandis que « l'amant » signifie l'amant actif.

27. Manuscrit 3188, f° 352.

Quand Hérelle écrit que « l'amour pédérastique est pauvre de substance²⁸ », il pense à la représentation qu'en donnent certains auteurs modernes, dont Proust. L'œuvre d'André Gide, par contre, fait l'objet de commentaires très positifs.

Hérelle raconte, sans donner beaucoup de détails, la visite chez lui à Bayonne, vers 1932, du jeune Henry de Montherlant : « c'est un homme très maître de lui-même », « d'une cordialité froide et discrète qui m'inspira tout de suite beaucoup de sympathie ». Et Hérelle de poursuivre son évaluation de cet auteur :

Pour ce qui est de l'amour grec, H. de Montherlant est, à ma connaissance, le seul écrivain moderne qui ait l'âme antique : une âme du temps de Socrate et de Platon. Et pourtant, cette âme antique est aussi une âme contemporaine, qui vit et agit dans la société d'aujourd'hui, dans les sports d'aujourd'hui, parmi la jeunesse d'aujourd'hui. H. de Montherlant est socratique plutôt que platonicien. Il a complètement rompu avec le mysticisme de ses premières œuvres. Ce qu'il rêve, ce n'est pas l'amour qui s'élève de l'homme à Dieu et qui, logiquement, devrait aboutir au renoncement et au cloître; il est séduit par la vie active; son idéal, c'est, non le quiétisme, mais le pragmatisme. Comme Socrate, ce qu'il aime dans son aimé, c'est l'esprit d'indépendance, le goût de la vie dangereuse et du risque²⁹.

Ce passage hyperbolique, et dénué d'ambivalence, révèle, sous forme condensée, la démarche intellectuelle de tous les projets entrepris par Hérelle, depuis le début, sur l'amour grec et sur l'inversion sexuelle. L'idéal de l'amour grec est la pierre de touche par rapport à laquelle il juge et critique les mœurs et la littérature de son temps. Dans ce sens, il reste absolument fidèle aux idées exprimées dans ses lettres de 1869 et de 1873 à Paul et Félix Bourget. Sa nostalgie pour la forme d'amour qui existait entre le *pathicus* et l'amant dans l'ancienne Grèce est toujours aussi intense. Mais ce qu'il faudrait noter ici est que sa nostalgie ne s'accompagne ni d'amertume, ni

28. Manuscrit 3188, f^o 492.

29. Manuscrit 3188, f^{os} 432-433.

de tristesse. Tout en admettant que des préjugés existent toujours, Hérelle se rend compte que la société des années 1930 est bien plus tolérante que celle qu'il a connue pendant ses années de collège. Lorsqu'il tourne son regard vers la littérature contemporaine, il trouve, chez André Gide et Henry de Montherlant, les représentants d'un idéal qui lui convient et qui le convainc — peut-être — qu'être homosexuel n'est ni un « grand malheur », ni un « cercle fatal³⁰ », comme il le pensait dans sa jeunesse.

30. Voir la note 15.